

EN QUARANTE-HUIT HEURES NOUS AVONS PRIS PLUS DE 200 CANONS

EXCELSIOR

Toute personne qui...

Vendredi
23
AOUT
1918

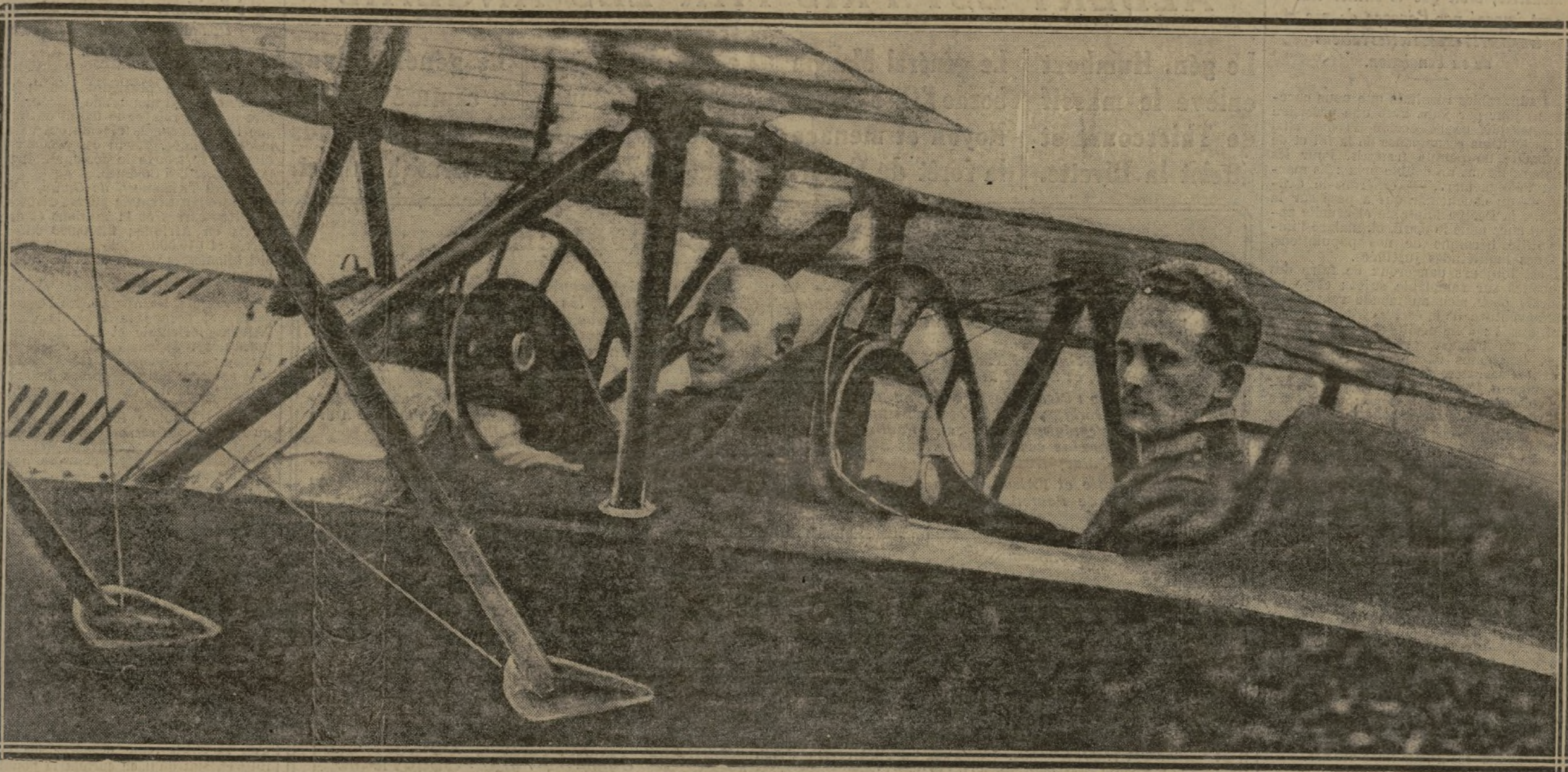
I S

Pierre Lafitte, fondateur.

9^e Année. — N° 2-834. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

L'ESCADRILLE D'ANNUNZIO AU-DESSUS DE VIENNE



LE COMMANDANT D'ANNUNZIO ET LE CAPITAINE PALLI DANS LEUR APPAREIL AU MOMENT DU DÉPART, LE 9 AOUT



PHOTOGRAPHIE PRISE AU-DESSUS DU CENTRE DE VIENNE ET MONTRANT LA CHUTE DES PROCLAMATIONS LANCÉES PAR D'ANNUNZIO.

Voici les premiers documents illustrant le magnifique raid accompli sur Vienne par l'escadrille "sérénissime" que commande le poète soldat Gabriele d'Annunzio. Huit appareils italiens, couvrant plus de 800 kilomètres en territoire autrichien, allèrent lancer

des milliers de proclamations tricolores sur Vienne. Un seul avion dut atterrir en cours de route. L'ennemi a mis le succès de ce raid sur le compte du brouillard. On peut voir d'après l'une de ces photos que l'atmosphère de Vienne était très claire ce matin-là.

[Phot. du Laboratorio fotografico squadriglia aeroplani.]

LE SILENCE DE BERTHA

LES SUPERCANONS
SE SONT-ILS TUS
DÉFINITIVEMENT
CETTE FOIS ?

M. Charles Leboucq, député de Paris, qui aida à la destruction d'une des pièces monstres, croit que le silence leur est imposé par l'avance de nos troupes. Il expose ici les raisons de sa conviction.

Les admirables résultats que nous enregistrons jour par jour, avec une précision mathématique, de l'offensive du maréchal sont la légitime récompense de la foi et de la ténacité du peuple français. Pour les Parisiens, ils ont un double prix : ils marquent l'éloignement, — espérons-le définitif, — du cauchemar qui a pesé sur la capitale, la Bertha lointaine et cruelle apportant chez nous le deuil, et, malgré l'impassibilité héroïque de nos populations, quelques inquiétudes justifiées.

Il est toujours dangereux de faire des pronostics sur semblable sujet ; et je ne voudrais pour rien au monde renouveler la mésaventure d'un écrivain qui, récemment, disait : « Le péril est à jamais conjuré », au moment précis où la grosse pièce, longtemps silencieuse, renouvelait sur Paris sa colère politique.

Cependant, le raisonnement et l'observation concordent cette fois pour permettre d'affirmer que, sauf revirement de fortune qu'il est impossible de prévoir, le danger est définitivement écarté.

Nous avons eu trois séries d'assauts. Les premiers vinrent des pièces de Crépy-en-Laonnois, des 220 au nombre de trois, que, personnellement, j'ai vu le grand bonheur d'aider à faire détruire, en demandant au président du Conseil tous les moyens de contre-batterie nécessaires, moyennant M. Clemenceau, avec son esprit de décision habituel, nous accorda immédiatement, abondamment et décisifs.

Les seconds vinrent de deux pièces installées à Beaumont-sur-Braye, près de Guiscard. Il s'agissait alors de 240 : le calibre, par suite probablement de taradages à des pièces fatiguées, s'était accru. Ces deux pièces, nous nous disposions à les contre-battre, et nous avions à cet effet installé à Ribécourt des batteries servies par les artilleurs américains, lorsque éclata l'offensive de juin. Il fallut les ramener à l'arrière, et les deux berthas hanches furent abandonnées à leur libre arbitre.

Le troisième assaut eut lieu en juillet. Pour le coup, ce n'étaient plus les berthas qui tiraient. C'étaient des pièces de marine de 320, qui, embusquées près de Soissons, nous envoyaient, de 80 kilomètres de distance, des projectiles plus bruyants et de capacité offensive supérieure.

L'avance de l'armée Humbert, d'une part, de l'armée Mangin, de l'autre, nous garantissent contre le retour d'hostilité des néfastes supercanons. Pour les berthas, nous savions que le nombre en était limité. Les pièces de marine au contraire étaient, en assez grande quantité, disponibles, par suite de l'immobilité de la flotte allemande, et il y avait là un danger, qui, pour être dédaigné de la population parisienne, n'en était pas moins certain.

Aujourd'hui, les berthas ont dû suivre



M. CHARLES LÉBOUCQ
député de Paris

le repli du front allemand. Elles sont réparties « vers les positions de combat », c'est-à-dire bien loin des 120 kilomètres minima. A plus forte raison, les pièces de marine ont-elles dû renoncer — et pour cause — aux installations éloignées seulement de 80 kilomètres. Si donc la Bertha ne trouve pas un nouveau moyen d'allonger son tir, — et, tout de même, le problème n'est pas indéfiniment extensible, sauf pour Jules Verne et ses disciples, — nous pouvons engager les Parisiens à dormir sur les deux oreilles, sûrs qu'ils seront de ne pas être réveillés de leur quiétude par d'intempestifs aboiements.

Tout se tient dans la guerre. Les premières berthas nous ont surpris, en même temps que l'offensive du 21 mars. A chaque nouvelle incursion du Boche, la voix du monstre nous rappelait qu'il s'agissait d'une ruée de la Barbarie contre la Civilisation. Nous avons, le 18 juillet, atteint le fond du danger ; et, depuis, nous montons, irrésistiblement, vers la lumière radieuse de la Victoire.

Toucheons du bois avant de l'annoncer : mais tout indique que Bertha demeurera à jamais muette. Et, même, le jour viendra où ce seront nos canons qui feront entendre chez le Boche la révolte du Droit contre l'extravagance criminelle des Brutes.

Charles LÉBOUCQ,
Député de Paris, membre de la commission de l'Armée.

Un commissariat général
des essences est créé

Un commissariat général des Essences vient d'être créé : M. Henry Bérenger, sénateur, qui préside depuis plus d'un an le comité général du pétrole, en prend la direction, avec le titre de commissaire général aux Essences.

LES ALLEMANDS BATTENT EN RETRAITE DEVANT LES FRANCO-BRITANNIQUES

L'ARMÉE HUMBERT ET L'ARMÉE MANGIN D'UNE PART
L'ARMÉE RAWLINSON ET L'ARMÉE BYNG D'AUTRE PART
PROGRESSENT SANS ARRÊT DE L'ANCRE A L'ALETTE

ALBERT EST PRIS PAR LES ANGLAIS

Le gén. Humbert enlève le massif de Thiescourt et atteint la Divette.

Le général Mangin borde l'Oise depuis Noyon et menace la forêt de Coucy.

Le gén. Rawlinson engage ses troupes sur les routes de Bapaume-Péronne.

Le général Byng a capturé environ 5.000 Allemands d'Arras à Albert.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Communiqué français, 22 août (14 heures). — Au cours de la nuit, nos troupes ont maintenu le contact avec l'ennemi en retraite entre le Matz et l'Oise et à l'est de l'Oise.

Nous avons atteint Le Plémont, Thiescourt, Cannecourt et Ville, et atteint la Divette.

Nous bordons l'Oise à l'est de Noyon, depuis Sempigny jusqu'à Brétigny. Plus à l'est, nous nous sommes emparés de Bourguignon et de Saint-Paul-aux-Bois et poussons au nord de ces villages. Nous avons atteint l'Ailette et la Quincy-Basse.

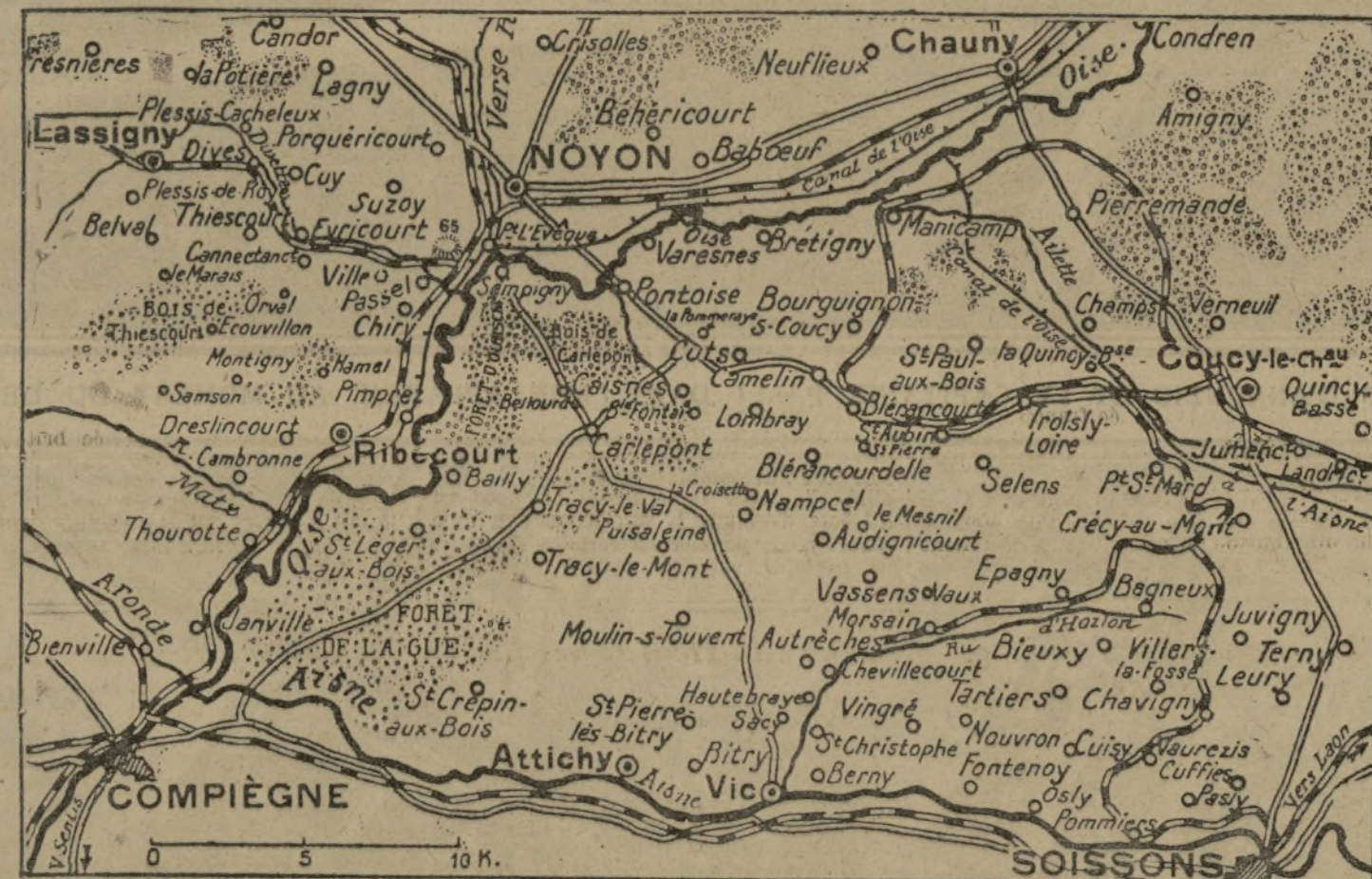
Entre l'Ailette et l'Aisne, aucun changement, sauf dans la région de Pommiers, dont nous tenons les abords ouest.

Communiqué britannique, 22 août (23 heures). — Ce matin, à 4 h. 45, les troupes anglaises des comtés de l'Est et de Londres et les troupes australiennes, qui tenaient le secteur entre la Somme et l'Ancre, ont attaqué. Leurs objectifs étaient les positions ennemies sur le terrain élevé traversé par la route de Bray-sur-Somme à Albert.

L'attaque a été couronnée de succès. Tous les objectifs ont été atteints de bonne heure, et l'avance a été de 2 milles sur un front de 6 milles.

Nos troupes ont repris Albert.

Nous avons rencontré une forte résistance sur certains points, plus particulièrement sur les pentes au nord de Bray. La ville elle-même ne faisait pas partie de nos objectifs. Dans ce secteur, une contre-attaque



Communiqué français, 22 août (23 heures). — Pendant la journée, nos troupes ont continué à progresser sur tout le front de la bataille en cours.

Entre le Matz et l'Oise, nous bordons la Divette, depuis son embouchure jusqu'à Evricourt.

A l'est de l'Oise, nous avons porté nos lignes aux abords de Quierzy.

Entre l'Ailette et l'Aisne, nous nous sommes emparés de Saint-Aubin, Selens, Bagnaux, Epagny, Bieuxy, Vauréls et Pommiers.

Le matériel abandonné par l'ennemi entre l'Aisne et l'Oise est considérable. Plus de 200 canons ont été dénombrés depuis le 20 août.

Communiqué britannique, 22 août (13 heures). — Ce matin, à 4 h. 45, nos troupes ont attaqué les positions de l'ennemi entre la Somme et l'Ancre. Hier, à la tombée de la nuit, nos patrouilles avaient fait des progrès sur la rive gauche de l'Ancre, au sud et au sud-est de Beaucourt.

Au nord de l'Ancre, les gains réalisés hier ont été maintenus, en dépit de violentes contre-attaques ennemies tentées dans l'après-midi et dans la soirée entre Miraumont et Achiet-le-Grand.

L'artillerie ennemie a été très active pendant la nuit, sur le front de bataille, et ce matin on annonce que de nouvelles contre-attaques ennemies se sont développées en face de Miraumont et d'Irles.

Au cours des opérations d'hier, nous avons fait de 2.000 à 3.000 prisonniers et pris quelques canons.

Nous avons réalisé de nouveaux progrès à l'est et au nord-est de Merville. Nos troupes sont aux lisières de Neuf-Berquin.

La nuit dernière, nous avons attaqué et capturé une forte position ennemie au nord de Bailleul.

Une violente contre-attaque tentée par les Allemands hier matin contre la ferme de Locrehoif, au nord-ouest de Dranoutre, a été repoussée après un vif combat. La lutte a repris pendant la nuit dans ce secteur.

ennemie a refoulé nos éléments avancés d'environ 500 yards.

Les combats ont également continué, pendant quelque temps, dans Albert même, jusqu'au moment où nos troupes ont nettoyé la ville.

Au cours de cette opération heureuse, nous avons fait environ 1.400 prisonniers et pris quelques canons. Nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès sur la rive gauche de l'Ancre, au sud de Beaucourt.

Pendant la journée, l'ennemi a fortement contre-attaqué en différents points au nord de l'Ancre.

De bonne heure, ce matin, dans le secteur de Miraumont, l'ennemi a lancé une attaque, que nous avons repoussée ; il a, de nouveau, attaqué au même point plus tard dans la journée et pénétré dans nos positions.

Nous avons immédiatement contre-attaqué et rejeté l'ennemi.

Ce matin, au nord-est d'Achiet-le-Grand, l'ennemi a également réussi à refouler nos avant-postes, mais nos contre-attaques ont complètement rétabli nos positions et nous avons fait 200 prisonniers.

D'autres attaques ennemies à l'est de Courcelles et à l'est de Moyenneville ont été repoussées.

Le nombre de prisonniers faits par nous, hier et aujourd'hui, au cours de nos opérations entre la Somme et Moyenneville, se monte à 5.000.

Sur le front de la Lys, nos troupes ont progressé à l'est de Merville et dans la direction de Neuf-Berquin, où nous sommes au contact immédiat de l'ennemi.

Dans ce secteur, nous avons fait quelques prisonniers et capturé quelques mitrailleuses.

Ce matin, nous avons réussi une heureuse opération locale au nord de Bailleul, et nous avons avancé notre ligne sur un front d'un mille et demi et fait quelques prisonniers.

Un raid ennemi, lancé de bonne heure ce matin, aux environs de Dickebusen, a été repoussé.

Le coup vigoureux que l'armée du général Mangin vient d'asséner à l'ennemi entre l'Oise et l'Aisne a complètement brisé sa résistance et provoqué sa retraite générale jusqu'à l'Oise, que nous bordons hier matin de Sempigny jusqu'à Brétigny et l'Ailette, que nous avons atteinte à la Quincy-Basse, et non à Quincy-Basse, qui se trouve plus en avant vers l'est. Il a été également contraint de se replier à l'ouest de l'Oise, où nous avons conquis Le Plémont, Thiescourt, Cannecourt, Ville, dépassé Lassigny, et atteint sur presque toute sa longueur la vallée de la Divette. Les Allemands ne se maintiennent plus, en avant de Noyon, que sur le mont Renaud. De part et d'autre, nous sommes déjà en avant des lignes que nous occupions jus-

qu'à la première retraite de l'adversaire en mars 1917. Entre ces deux retraites la différence est grande. La première s'était accomplie librement, nos avant-gardes se bornant à harceler l'ennemi. Celle-ci se fait en pleine bataille, par des routes encombrées de convois en détresse, sous un bombardement intense ; les assauts de notre infanterie et de nos chars la précipitent, et c'est en vain que les Allemands sacrifient leurs meilleures troupes pour se donner le temps de ramener leur matériel. C'est là ce que Ludendorff appelle, en son dernier communiqué, « relâcher quelque peu le contact avec l'ennemi ».

Au nord de l'Ancre, nos alliés britanniques ont maintenu, en dépit de contre-attaques violentes et répétées, les positions qu'ils avaient conquises la veille le long du chemin de fer d'Arras à Albert, puis ils ont repris Albert même. Après quoi, Achiet-le-Grand et Miraumont. Après quoi, ayant leur flanc gauche assuré, ils ont passé à l'attaque plus au sud, entre l'Ancre et la Somme. De nouveau, comme en juillet 1916, les voiles engagées sur les routes de Bapaume et de Péronne, mais l'ennemi, pris à partie de divers côtés, et menacé d'autres offensives encore, n'a plus la ressource de concentrer ses réserves d'artillerie et d'infanterie sur les points menacés, et ne peut que défendre le terrain pas à pas, au prix de pertes énormes qui retardent — mais n'arrêtent pas — son recul inévitable.

Jean VILLARS.

LA TOURNÉE DU D^r SOLFLES ALLEMANDS
REVENDIQUENT
LEURS COLONIES
PERDUES

Le ministre des Colonies allemand multiplie les discours pour démontrer que ces possessions sont indispensables à l'existence de l'empire, mais les Dominions s'opposent à cette restitution.

On sait que plusieurs ministres allemands ont reçu mandat de parcourir l'Empire afin d'y relever le moral de l'opinion que les événements récents ont naturellement déprimée. Parmi ces propagandistes officiels, se trouve le docteur Solf, secrétaire d'Etat des Colonies.

D'après l'Almanach de Gotha, l'Allemagne possédait avant la guerre 2.700.000 kilomètres carrés et 11 millions et demi de sujets en Afrique ; 2.450.000 kilomètres carrés et 640.000 sujets dans le Pacifique ; 552 kilomètres carrés et 192.000 sujets en Chine.

Or, tous ces territoires ont été conquis. Les Français, les Anglais, les Belges et les Boers ont occupé le Togo, le Cameroun, l'Afrique orientale et l'Afrique du Sud-Ouest ; les Japonais ont enlevé Kiao-Tchéou ; les Japonais et les Australiens se sont emparés des possessions du Pacifique. Guillaume II ne règne plus sur un mètre carré dans ces contrées lointaines.

Ce qui inquiète fort l'Allemagne, c'est qu'ayant perdu ses possessions elle se demande si elle les retrouvera jamais. Après être partie en guerre pour se doter, en Afrique principalement, d'un empire colonial capable de rivaliser avec les plus riches et les plus grands, elle est frustrée de toutes ses dépendances. Elle s'y attache d'autant plus que leur récupération est plus compromise.

M. Balfour, dans les discours qu'il a prononcé récemment, a fait allusion aux desseins des grands Dominions, c'est-à-dire des communautés anglo-saxonnes extracoloniales qui ont donné leurs hommes sans compter pour la guerre. Ces desseins, ils sont simples : les Dominions de l'Afrique du Sud et de l'Australie ne veulent pas rendre les colonies allemandes. M. Hughes et le général Smuts se sont expliqués à ce sujet.

Ils estiment que, si le cabinet de Berlin ressaisissait ses anciennes dépendances, il s'en servirait pour préparer les guerres futures, soit qu'il en enrôlât la population soit qu'il y construisit des arsenaux et y installât des stations de sous-marins. C'est au nom de leur sécurité que les Dominions édifient une nouvelle doctrine de Monroe, et excluent l'Allemagne des continents où eux-mêmes développent leur civilisation.

L'empire germanique, qui refuse de prendre des engagements au sujet de la Belgique, alors qu'il avait garanti jadis, par traité, l'indépendance et l'inviolabilité de ce pays, trouve mauvais qu'on ne lui restitue pas ses colonies. Il appréhende d'autant plus de les perdre définitivement qu'il se demande où il trouvera après la guerre les matières premières de ses industries. Celles-ci sont vouées à la ruine si les puissances coalisées contre l'empire refusent à ses usines le cuivre, le coton et



LE DOCTEUR SOLF
ministre des Colonies allemand

le caoutchouc, il ne peut même plus compter sur ses anciennes dépendances.

C'est ce que le docteur Solf explique aux Allemands. Mais il lui faudrait surtout convaincre les adversaires de l'Allemagne, et il n'a pas, jusqu'ici, pris le bon chemin.

Des gothas tentent un raid
en plein jour
sur la région parisienne

Paris a eu, hier matin, vers 9 heures 1/2 la surprise d'une demi-alerte. Les oreilles habituées aux bruits de la guerre distinguaient nettement les explosions assourdies d'un tir de barrage, et l'on attendait le tardif avertissement des sirènes. Mais celui-ci ne vint pas, et la foule dédaigna de prendre le chemin des abris. Elle se groupa au contraire pour commenter l'événement, et examiner l'état du ciel remarquablement pur. Quelques personnes crurent voir s'avancer deux gothas minuscules à la faveur de légers nuages, tandis que d'autres, plus près de la réalité sans doute, attribuaient les nuages à l'éclatement des shrapnells envoyés par la D.C.A.

A dix heures, le tir cessa, sans qu'il ait eu lieu d'« alerter » la capitale. Tout danger était écarté.

Voici le communiqué officiel qui signale la tentative diurne des ennemis sur la région parisienne :

Ce matin, vers 9 h. 45, quelques avions ennemis en reconnaissance ont survolé une très grande altitude la banlieue parisienne.

Violentement canonnés par nos batteries et pris en chasse par les avions de la défense, ils sont remontés vers le nord.

50 CENTIMES LA LEÇON D'ANGLAIS
par Correspondance — École PIGIER, 53 rue Rivoli à Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

UNE AME D'OISEAU

PAR

HORACE VAN OFFEL

Le père de Jean s'appelait M. Lebeuf, et il vendait des oiseaux.

Sa boutique était sur le quai, un peu plus loin que Notre-Dame. Jean eut une belle enfance. Pendant qu'il était dans son berceau, les oiseaux chantaient pour l'endormir. Plus tard, ils lui racontèrent des histoires. Il y en avait de toutes sortes : des tourterelles, des colombes poignardées, des perruches, des serins, des merles, des canaris, et d'autres si jolis qu'ils semblaient peints par un artiste japonais sur un paravent de soie.

M. Lebeuf vendait également des grenouilles qui présentaient le temps, des tortues d'eau douce, des écureuils et des rats blancs aux yeux remplis de curiosité et de malice.

Un jour, M. Lebeuf vit entrer chez lui le proviseur de l'Institut Lécroette, où Jean faisait ses études. Le proviseur était un homme triste, vêtu d'une redingote de demi-solde, et coiffé d'un chapeau haut de forme un peu grasseux. Dès qu'il ouvrit la porte, un grand silence tomba sur la boutique. Les écureuils cessèrent de tourner dans leur tambour et tous les oiseaux se turent. Seule une colombe au cœur blessé continua de gémir doucement.

— Monsieur Lebeuf, dit le proviseur, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre. Votre fils est un enfant, studieux, mais nous venons de lui découvrir un horrible défaut. Je tiens à vous prévenir à temps, afin que vous puissiez attaquer le mal dans sa racine.

— Mon Dieu, qu'est-ce donc ? demanda M. Lebeuf.

— Il y a, annonça le proviseur, que Jean fait des vers...

M. Lebeuf fut consterné. Le soir, au café, il en parla à son ami François Corbillard, l'inventeur du passe-partout universel pour toutes les serrures.

— Mon cher, fit Corbillard, je ne vois qu'un remède : lance ton gamine dans les sports. Les sports sont le contre-poison de la littérature. Achète-lui un équipement de box-scout, et dans six mois tu ne le reconnaitras plus.

Cette solution, adoptée, ne déplut nullement au petit Lebeuf. Il apprit avec enthousiasme l'art de faire du feu sans bûchet, à utiliser la boussole pour aller de la Madeleine à la Porte-Saint-Denis, et à trouver son chemin le soir en se guidant sur la Grande-Orse plutôt que sur les avis d'un simple sergent de ville. Tous les dimanches matin son père satisfait le regardait partir, le bâton sur l'épaule, le sac au dos, le lasso autour des reins. Il se développait à vue d'œil. Son teint se hâla, ses mains devenaient rouges, ses jambes musclées. Seuls ses yeux restaient rêveurs, et profonds parfois, comme ces eaux tranquilles où le ciel tout entier se mire et reflète son immense clarté.

Pendant le camping, il s'isolait de ses camarades. Il se couchait sur le gazon pour examiner de près les fleurs sauvages et les insectes. Grâce à son imagination, tout grossissait autour de lui, démesurément. Un caillou devenait un roc, une taupinière un volcan, une touffe d'herbes une ténébreuse forêt. Les chenilles vertes y passaient en ondulant, pareilles à d'énormes serpents boas. Elles épouvaient les pucerons minuscules, mais étaient saisies elles-mêmes par les terribles scarabées, cuirassés d'or brun, qui arrivaient au galop, tels des rhinocéros chargeant dans la brousse africaine. Jean riait des crickets en habit d'académicien et des papillons ivres ressemblant, avec leurs longues jambes et leurs ailes bigarrées, en cape espagnole, à des duellistes du temps de Henri III. Il aimait le bord des ruisseaux, la fraîcheur des saules, la voix plaintive des échos, les prairies désertes où l'on sent, à l'heure du crépuscule, la mystérieuse présence des elfes et des fées.

Le scout-master s'en alla trouver M. Lebeuf. Le scout-master n'était plus un adolescent. Ce n'était pas encore un homme. Et il n'était pas très beau. Mais il dit :

— Monsieur Lebeuf, votre fils n'est pas un scout de première qualité. Il manque à son serment.

— Ah bah ! et comment cela... ?

— Monsieur Lebeuf, votre fils fait des vers...

— C'est affreux, répondit M. Lebeuf, mais je le savais.

Et cela continua ainsi, sans remède. M. Lebeuf vit avec terreur Jean grandir et approcher de sa vingtième année, l'âge où les poètes s'envoient et s'en vont bâtir leur nid du côté de Montparnasse ou de Montmartre. Ce père désespéré accueillit la déclaration de guerre presque comme un bienfait.

En effet Jean s'en alla et il se battit partout. Il se battit longtemps, fut blessé, guéri, signalé disparu, et revint un soir que M. Lebeuf ne l'attendait plus.

A son apparition la boutique s'emplit de petits cris, de bruissements d'ailes et vibra tout entière comme un jardin qui s'éveille au printemps. Jean était devenu très grand. Il marchait d'un pas lourd et roide, la tête très haute jetée en arrière. M. Lebeuf remarqua qu'il lui manquait un bras et qu'il avait des lunettes noires.

— Mon pauvre Jean, soupira-t-il, qu'as-tu à tes yeux ?

— Ils sont éteints, mon père, et pour toujours...

— Aveugle ! Oh ! Ciel, s'écria M. Lebeuf, qui ne pouvait s'empêcher d'être un homme pratique. Que vas-tu faire maintenant ?

— Je ferai des vers, dit Jean.

HORACE VAN OFFEL.

La crise hollandaise

LA HAYE, 22 août. — M. Colyn a décliné la mission de constituer le cabinet. On parle maintenant de M. Ruys Debeerenbrouck.

M. Ruys Debeerenbrouck appartient au parti catholique, dont il est un des chefs les plus marquants.

LE "TIP" remplace le Beurre
A. Pellerin, 82, r. Rambuteau (210 l.) 1/2 l.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LES ÉTAPES DE NOTRE DOUBLE AVANCE

EN DEUX JOURS LES TROUPES ANGLO-FRANÇAISES ONT FAIT PLUS DE 10.000 PRISONNIERS

La nouvelle méthode défensive des Allemands vient de subir un échec complet.



QUELQUES-UNS DES POINTS PRINCIPAUX RECONQUIS HIER PAR NOS TROUPES
De gauche à droite, en haut : Le château du Piémont, le village dévasté de Thiescourt, le château de Ville. De gauche à droite, en bas : la double église sur l'Oise à Sempigny, le pont sur l'Oise à Brétigny, le pont sur le canal de l'Oise à l'Aisne près Saint-Paul-aux-Bois.

LONDRES, 22 août. — L'agence Reuter apprend qu'entre le 15 août et le 17 août les troupes françaises et britanniques ont réalisé certains progrès des deux côtés de la route d'Amiens à Roye, où elles se sont emparées de plusieurs villages ; elles ont avancé leur ligne près des approches occidentales de Roye.

Les Français ont également avancé sur divers points au sud de l'Avre ; ils ont occupé la totalité du massif de Lassigny et capturé plusieurs localités au nord du massif. Ils ont exécuté aussi avec succès des attaques locales dans le voisinage d'Au-triches, sur le front entre l'Aisne et l'Oise, attaques qui leur ont permis de s'emparer des positions ennemies sur un front dépassant trois milles et sur une profondeur d'un mille. Ils ont fait 240 prisonniers.

Le 18 août, la 10^e armée française a pris d'offensive sur un front de neuf milles entre l'Aisne et l'Oise ; elle a avancé d'un mille et fait 4.700 prisonniers.

Le 20 août et le 21 août, l'attaque a été renouvelée sur une échelle plus étendue sur un front de 16 milles allant de l'Aisne à Bailly et à l'ouest de l'Oise. Les Français

ont avancé de plus de 5 milles sur un point. Le total des prisonniers capturés entre l'Oise et l'Aisne du 18 août au 20 août dépasse dix mille. L'ennemi a été complètement surpris et les pertes françaises ont été minimes.

Le 21 août, la 3^e armée britannique a lancé une attaque sur un front de dix milles au nord de l'Ancre. Là encore, l'ennemi a été complètement surpris ; notre ligne est maintenant pratiquement avancée jusqu'à la ligne de chemin de fer d'Albert à Arras. L'attaque menace déjà le flanc droit de la ligne ennemie sur l'Ancre et la crête importante de Thiéval.

L'ÉCHEC DE LA MÉTHODE ALLEMANDE

FRONT BRITANNIQUE, 22 août. — L'opération de détail exécutée hier par les troupes en secteur de la 3^e armée, sans l'intervention d'aucune réserve, a donné des résultats fort intéressants. Elle a permis à nos alliés d'avancer leurs lignes au nord-est d'Albert, d'occuper la voie ferrée d'Arras à Albert et de pousser en certains endroits, par exemple entre Miraumont et Grand-

court, des éléments avancés jusque sur la rive gauche de l'Ancre.

L'intérêt de l'attaque d'hier réside surtout dans le fait qu'elle inaugure la série des offensives dirigées contre la nouvelle méthode défensive allemande, défensive tout en profondeur, et qu'elle a permis de constater le peu d'efficacité de ce procédé. En effet, nos alliés ont atteint, au prix de pertes véritablement insignifiantes, leur objectif principal, c'est-à-dire la voie ferrée.

Un officier capturé hier, parlant de cette nouvelle méthode, a dit qu'elle inspirait la plus grande confiance au commandement allemand, mais que, personnellement, il n'y croyait pas, d'abord parce qu'elle avait fait fiasco dans la journée d'hier, ensuite parce que, à son avis, l'infanterie laissée en avant comme troupe de sacrifice accepterait difficilement ce rôle.

Hier au soir, la 4^e armée britannique avait jeté quelques coups de sonde sur le front Albert-Bray. Ce matin, elle a dirigé sur ce même front une attaque à objectifs limités. Ceux-ci ont été atteints dans leur ensemble, et environ mille prisonniers ont été capturés.

La coopération de nos aviateurs

(OFFICIEL FRANÇAIS). — Le 21 août, nos équipages ont abattu, ou mis hors de combat, dix-sept avions ennemis, incendié six ballons captifs et attaqué, à maintes reprises, à la mitrailleuse, les troupes allemandes en retraite dans la région de Lassigny et entre l'Oise et l'Aisne.

Nos bombardiers ont lancé, de jour, trente-quatre tonnes de projectiles sur les régions de Chauny, Margival, Vauxaillon, Anizy-le-Château et, pendant la nuit, vingt-huit tonnes sur les gares de Thionville, Conflans, Mézières, ainsi que sur la zone de bataille.

De nombreux coups au but et des incendies ont été observés en gare de Conflans, Ham, Guiscard, Chauny, Thionville, Thiaucourt et Pontavert.

Pendant les journées des 19, 20 et 21 août, l'aviation d'observation a fourni un travail considérable au cours de la bataille, malgré des conditions atmosphériques souvent défavorables, et malgré les attaques de l'aviation ennemie, qui tentait en particulier d'empêcher nos avions d'infanterie d'effectuer leurs missions de reconnaissance à basse altitude et de jalonnement des lignes.

Le sort de la Pologne

RIO-DE-JANEIRO, 22 août. — En réponse à la note de M. Claudel, M. Nilo Pecanha a déclaré dans une note que le Brésil donne son entière solidarité à la cause de la libération de la Pologne, qu'il adhère aux déclarations de l'Entente et qu'il considère la création d'une Pologne unie et indépendante comme une des conditions de paix.

Cette note se termine en déclarant que le Brésil reconnaît la nationalité polonaise, reconnaît également le comité national de Pologne, son organe légitime, et prête au comité central polonais du Brésil l'appui et la force nécessaires.

Le roi du Hedjaz est mort

AMSTERDAM, 22 août. — On mande de Constantinople, via Berlin :

Le journal Vakit annonce la mort d'Hussein, chef de la Mecque et roi du Hedjaz.

[On sait que ce personnage a joué un rôle considérable contre la Turquie, depuis l'entrée de celle-ci dans la guerre.]

Après avoir noué des relations avec les



HUSSEIN
chérif de La Mecque

puissances de l'Entente, il avait rejeté tout lien de vassalité à l'égard de l'empire ottoman, et ses troupes, commandées par ses fils, ont chassé les garnisons turques d'une partie du littoral d'Arabie.

Rien n'avait affaibli plus directement Mehmed V et les maîtres du palais turc par lui que ce soulèvement d'un grand chef religieux, dont l'autorité spirituelle est sans égale en Orient.]

29 avions descendus par les Britanniques

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le brouillard épais qui a régné dès le matin du 21 août a empêché nos appareils de prendre part au début de l'attaque lancée au nord de l'Ancre. Mais nos aviateurs ont été actifs pendant tout le reste de la journée, dès que l'atmosphère s'est éclaircie. Quelques appareils ayant pour mission d'assurer la liaison entre nos patrouilles ont signalé aux états-majors les positions de nos éléments avancés.

D'autres appareils volant bas ont attaqué avec des bombes et à la mitrailleuse les troupes et les transports ennemis ; ils ont dispersé des convois de munitions et des colonnes en marche.

Plusieurs canons allemands tirant sur nos tanks ont été réduits au silence par les bombes et les mitrailleuses de nos avions. Nous avons accompli un bon travail de repérage de batteries en action, de reconnaissances et de réglage d'artillerie.

Deux tonnes d'explosifs ont été lancées pendant la journée.

Vingt et un appareils ennemis ont été abattus et huit autres contraints d'atterrir désemparés. Un ballon ennemi a été descendu en flammes.

Huit de nos appareils manquent. Dans la nuit du 21 au 22, par un beau clair de lune et une atmosphère limpide, nos appareils de bombardement ont lancé plus de vingt-cinq tonnes et demi d'explosifs sur divers objectifs. Les gares de Cambrai et de Marconing ont été violemment attaquées, ainsi qu'un certain nombre de ponts, de voies ferrées, aérodromes et cantonnements. Le pont d'Aubigny-au-Bac, sur la route reliant Douai à Cambrai, a été détruit.

Tous nos appareils sont rentrés indemnes. L'un d'eux a abattu en flammes, dans nos lignes, un grand appareil ennemi de bombardement de nuit.

L'aéroplane signalé manquant dans le communiqué d'hier est rentré.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front américain

(22 août.) — 21 HEURES. — Une de nos patrouilles a ramené 11 prisonniers au nord de la Vesle. Des raids ennemis ont été repoussés en Lorraine et en Alsace.

Au nord-ouest de Toul, un de nos aviateurs a abattu un appareil ennemi.

Les 21 et 22 août, nos aviateurs ont bombardé avec succès les gares de marchandises de Longuyon, Audun-le-Roman et Conflans. Trois tonnes et demi d'explosifs ont été lancées et on a observé plusieurs coups au but. Tous nos appareils sont rentrés.

Front italien

(22 août.) — Activité normale de l'artillerie sur tout le front. Dans le val de Rio-Freddo (Posina), des groupes ennemis, après une courte mais intense préparation d'artillerie, ont tenté l'attaque de nos lignes. Battus par nos feux, ils ont été obligés de se replier en désordre.

Nos patrouilles ont mis en fuite des explorateurs ennemis au

sud de Mérid et ont jeté l'alarme dans les lignes adverses de la rive gauche de la Piave, à l'est de Nervesa.

Des aviateurs italiens ont bombardé avec succès des objectifs militaires dans le val Sugana et atteint, avec 2.000 kilos de bombes, un champ d'aviation à l'ouest du torrent Meduna, provoquant de vastes incendies.

Cinq avions ennemis ont été abattus par nos aviateurs et les aviateurs alliés.

Front belge

(22 août.) — Activité moyenne des deux artilleries dans les zones de Nieupoort et de Bosinghe. Des coups de main ennemis dans les zones de Merckem et de Dixmude ont échoué.

Un ballon allemand a été incendié par un de nos aviateurs.

Front de Macédoine

(21 août.) — Faible activité d'artillerie sur l'ensemble du front. Malgré le mauvais temps, l'aviation britannique a bombardé la région ouest de Demir-Hissar.

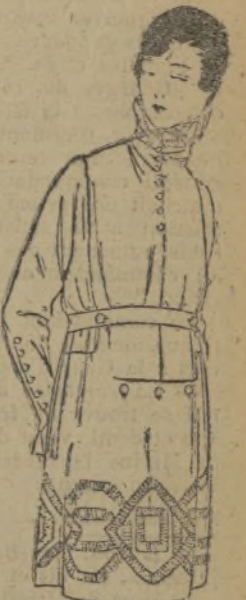
LA MODE

LES BLOUSES NOUVELLES

QUAND, à cette époque, on est loin de Paris, on ne songe pas encore très sérieusement à ses toilettes d'automne. Les beaux jours invitent à revêtir de fraîches robes de linon ou de toile, et on s'inquiète peu de ce que sera la mode nouvelle. D'ailleurs, à quelques privilégiés, commissionnaires étrangers ou chroniqueuses de modes, on a montré les collections d'hiver ; mais, pour les voir, on doit promettre de garder le silence pendant quelques semaines encore...

À la vérité, il ne faut point s'attendre à de grands changements dans la ligne générale, ni même dans les tissus employés ; on demeure fidèle à la mode actuelle, pratique et démodée. Ce qui, peut-être, apporte le plus grand changement, c'est la blouse.

Naturellement, il n'est pas question de la blouse chemisée, de forme à peu près classique, toujours pratique et jolie sous le costume tailleur correct ; mais blouse chemisée se portant beaucoup plus l'été que l'hiver, et avec les jours froids on préfère les vêtements plus enveloppants et plus confortables. Si, pourtant, on choisit le genre chemisé, on remplacera pour l'hiver le linéa et le voile de coton, si en faveur actuellement, par du satin épais, de l'astaré, du djersador ou tout autre jersey de soie.



Blouse de velours cyclamen
(MARTIAL ET ARMAND)

Les soirées ne sont plus un luxe actuellement, où les tissus de laine coiffent si cher ; alors les maisons qui créent la mode, celles qui vont de l'avant et par conséquent ne sont pas arrêtées par le prix de revient d'une blouse ou d'une robe annoncent, cette saison, la blouse de laine, de velours ou... de peau. Naturellement, ce sont des genres qui ne peuvent pas facilement être reproduits par une couturière médiocre sans avoir l'air un peu saltimbanque ou marchande à la toilette. Mais, dans les maisons qui savent manier habilement les matières les plus inattendues et faire voisiner les tissus les plus disparates, on fait des découvertes fort amusantes. Une blouse de daim blanc est brodée d'or, une casaque de velours turquoise est éclairée de perles mauves, et une tunique de duvetin est garnie de laçets de soie ou de fines lanières de peau. Il n'est plus question de la casaque molle en crêpe de Chine ou en voile qu'on trouve dans tous les magasins ; mais les grandes tuniques en broché, en jersey de métal djersador ou cote de mailles font, avec l'accompagnement d'une jupe toute simple, une robe d'après-midi élégante.

Cette longue blouse de velours chiffon rose cyclamen est rebrodée de petits galons d'acier étroits qu'on emploie comme des brins de soie ou de laine et qui dessinent une broderie aux dessins géométriques. La même broderie se retrouve au col ; les boutons et les boutonsnières sont en acier, car le métal est en grande faveur. Les cols sont, cette saison, assez particuliers, souvent montants, mais peu serrés, faisant des plis et se retournant pour former un bourrelet un peu épais. Toutes les femmes, évidemment, n'adopteront pas ces encolures montantes, et les jolis cous jeunes et ronds resteront dégagés. Mais quand viendront les jours froids, auxquels on ne songe guère à cette époque, on trouvera sans doute que cette mode a du bon. Ces encolures sont, du reste, d'une extrême fantaisie et, souvent, tiennent à peine au reste du corsage ; elles pourront donc être mobiles et se supprimer facilement quand elles auront cessé de plaire.

JEANNE FARMANT.

Savonnerie MICHAUD PARIS

Vouslez-vous avoir la main douce et blanche ?

LE SAVON ONCTUOSIS
TRES PRATIQUE POUR LE BAIN
AFFINE ET EMBELLIT LA PEAU
En vente partout

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Violette B... — C'est un texte de publicité que vous me demandez. Je ne peux vous le donner ici. Tous mes regrets.

Coquette Suz... — La poudre seule ne tient jamais sur le nez. Il faut enduire ce dernier d'une crème et poudrer légèrement. L'opération doit être renouvelée plusieurs fois par jour.

A plusieurs soldats... — Il nous est de plus en plus difficile de trouver des mairies, malgré toutes nos recherches. Tous nos regrets.

NOUVELLES BRÈVES

M. J. Ranvier, conseiller municipal, est mort hier à Paris. Fils de l'ancien maire du vingtième arrondissement et membre de la Commune, M. Ranvier représentait, depuis 1904, à l'Hôtel de Ville, le quartier de la Roquette.

Pour la première fois, cette année, le thermomètre, hier, s'est élevé à 35°, et l'observation prévoit un temps très chaud et très lourd.

M. Nall, ministre de la Justice, est arrivé hier à Lorient, accompagné de son secrétaire particulier.

On mande d'Espagne que M. Cambo, ministre du Commerce, et M. Dato, ministre des Affaires étrangères, ont eu une longue conférence au ministère des Affaires étrangères avec un représentant du commerce français.

M. Hanson, lord-maire de Londres, est arrivé à Rome hier matin. Le prince Colonna, maire de Rome, accompagné de l'assemblée municipale au complet, est allé le recevoir solennellement à la gare. À cette occasion, les berlines historiques de la ville ont été attelées.

CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Vous tous qui voulez aider à soigner les blessés, à hospitaliser les malades et à secourir nos régions envahies :

Employez le timbre de la Croix-Rouge 0 fr.15 p. affr. + 0 fr. 05. — En vente Poste et Tabac.

LE MONDE

LES COURS

— S. A. R. le prince de Galles, accompagné de lord Claud Hamilton, est arrivé à Buckingham-Palace, venant du front.

INFORMATIONS

— L'amiral vicomte Jellicoe et la vicomtesse Jellicoe ont quitté Londres pour se rendre en Ecosse.

CITATIONS

— Le commandant Guillaumin, du 17^e régiment territorial d'infanterie :

« Excellent officier, énergique et dévoué. A repris du service sur sa demande au moment de la mobilisation. A su, dès le début de la guerre, mettre en valeur ses qualités militaires pendant la défense des lignes d'eaux de Flandres et de Picardie. »

— Chargé, du 10 au 17 septembre 1914, d'accomplir, à la tête d'un bataillon de volontaires, sur Clermont et Beauvais, tenus par l'ennemi, une reconnaissance à laquelle le général commandant le groupe de divisions attachait une grande importance, a rempli sa mission à la satisfaction complète de ses chefs, ramenant des prisonniers et fournissant au commandement des renseignements précieux. »

— Le commandant Guillaumin est le sympathique membre du conseil de l'Ordre des avocats à la Cour d'appel de Paris.

— La comtesse de Reinach-Foussier, qui se trouve au front d'Orient depuis deux ans et demi, vient de recevoir du ministre de la Marine la médaille d'honneur des épidémies, en argent.

NAISSANCES

— L'hon. lady Bailey a mis au monde deux jumeaux, un fils et une fille.

— Mme de Mieuille, femme du maréchal des logis, a donné le jour à une fille.

DEUILS

— On a dès à présent la douloureuse certitude de la mort du lieutenant pilote aviateur Sanche de Gramont, commandant une escadrille américaine, porté disparu depuis le 3 juillet, tué en combat aérien. Il avait été deux fois cité à l'ordre de l'armée.

Ce jeune et brave officier était le fils du comte Arnaud de Gramont, membre de l'Académie des sciences, et de la comtesse, née Brinard ; le petit-fils du général comte de Gramont, et l'arrière-petit-fils du lieutenant général duc de Gramont.

Nous apprenons la mort :

Du comte d'Aucagne de Sainte-Croix, décédé au château d'Ouilly. Il était le père de l'adjudant d'Aucagne de Sainte-Croix, le beau-père du lieutenant de Montequieu, du 14^e dragons, et le beau-frère du comte d'Ivernois ;

Du baron de Pontalba, décédé hier, en son hôtel de la rue Pergolèse ;

Du jeune Adhémar de Contré de Lusignan, fils du comte et de la comtesse de Contré de Lusignan, qui a succombé à Niort, à l'âge de dix ans ;

De M. Arnaud d'Abbadie d'Arrast, décédé à Echaux (Basses-Pyrénées).

BIENFAISANCE

— On annonce, de Rome, que Mlle Giuseppina Garibaldi, petite-fille du grand patriote italien, a contracté un engagement dans la Croix-Rouge américaine d'Italie.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : de 9 h. à 6 heures ; dimanches et fêtes, de 10 heures à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

POUDRE de BEAUTÉ

E. COUDRAY Talisman de Jeunesse idéal

La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent.

349, Rue St-Honoré, PARIS (près la place Vendôme).

Le secret pour vendre mieux et meilleur marché est d'avoir acheté avant la hausse et de ne pas spéculer.

« Tommy », bottier, vous en donne l'exemple.

Cinq et dix francs meilleur marché que n'importe où ! 11, rue de Provence, 23, rue des Martyrs, 61, passage Brady, et 44, rue Saint-Placide.

Maison à Trouville

Vous avez raison, Madame,
de déclarer que les BOUTONS-PRESSION sont détestables. Mais sachez qu'il en est d'excellents. A RESSORTI GARANTI, qui sont vendus sur cartes portant la marque française

"CLIC"

VILLEGIATURES

Les Alpes françaises ALPES FRANÇAISES, qui est l'édition d'été de LA COTE D'AZUR, publie chaque semaine la Liste des Stations de Savoie, Dauphiné, Alpes : Hautes, Basses et Maritimes. Direct : Nice, Bureaux corresp. av. Syndicats d'Initiative, Reçoit abonn. et publicités d'EXCELSIOR.

Les Pyrénées VERNET-LES-BAINS (Py.-Orient.) Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villas. SENEQUE, administr.

La Mer DEAUVILLE ROYAL-HOTEL

Le plus moderne de la côte

Arrangements pour familles.

Pensions depuis 40 francs.

VILLERVILLE Le Gd Hôtel Bellevue est ouvert.

NOUVELLE

BANDE-MOLLETIÈRE

du Dr Namy

en tricot renforcé

Solide - Légère - Élégante - Lavable

SOUTIENT sans comprimer

RÉGULARISE la circulation du sang

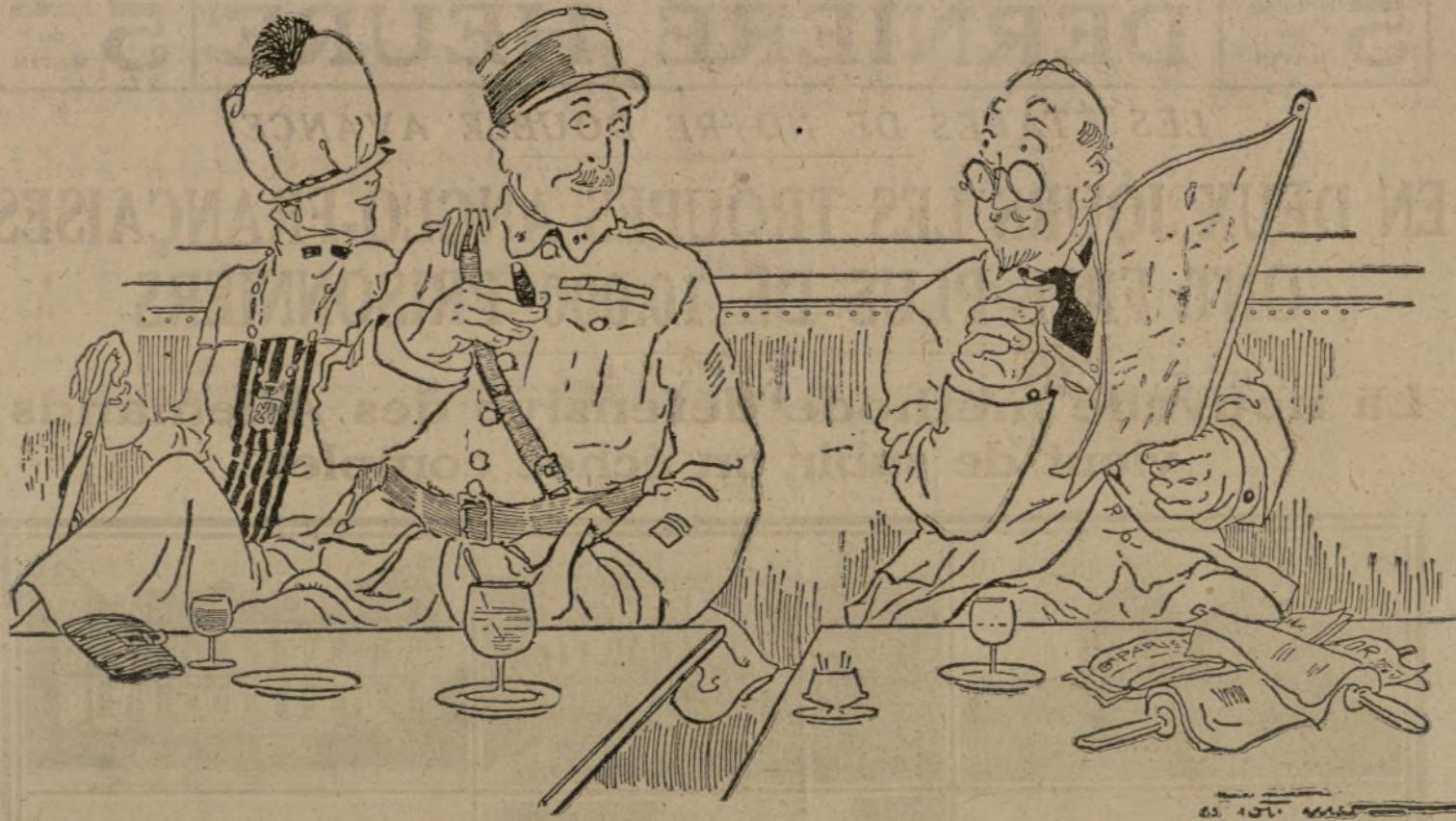
SUPPRIME engorgements, faiblesse des jambes, crampes, fatigue.

COLORIS : horizon, marine, noir, kaki, gris.

En vente dans les grands magasins et dans les bonnes maisons. Gros et détail :

BOS & PUEL, 234, Fg St-Martin, Paris

CETTE FOIS-CI C'EST SÉRIEUX...



— 300.000 Américains par mois, commandant !... Le vrai rouleau compresseur !...

— Oui, et un rouleau qui ne nous roulera pas.

(Dessin inédit d'Henry Fournier.)

B L O C - N O T E S

Salonique, à la quasi extrémité de l'Europe sud-orientale, il y a maintenant des Français, des Anglais, des Italiens, mêlés aux Turcs, aux Grecs, aux Juifs qui formaient le fond de la population : quelques-uns d'entre eux y resteront certainement après cette guerre.

En Sibérie, en Mandchourie, jusqu'à Vladivostok, aux confins du continent asiatique, il y a des Serbes, des Croates, des Tchèques de Bohême, des Slovaques des plaines danubiennes. Ainsi, des races tassées au centre de l'Europe depuis des milliers d'années, depuis l'ombre obscure de la préhistoire, ont fait un bond qui les a portées jusqu'aux frontières de Chine, jusqu'aux rives du Pacifique, parmi les Mongols étonnés. Et de ces nouveaux venus aussi quelques-uns resteront où l'incroyable destin les a jetés.

En France même, la mêlée est plus dense, plus étrange, plus invraisemblable : non seulement des Anglais, non seulement des Américains anglo-saxons, frères de race de ces Anglais, mais des échantillons de tous les peuples dont l'immigration a colonisé l'Amérique, depuis les Espagnols jusqu'aux Arméniens. Et ce n'est pas tout : avec des Russes, avec des Serbes qui se comptent par milliers, des milliers et des milliers encore de noirs venus d'Afrique et des Etats-Unis, des Mahoris de Nouvelle-Zélande, des Annamites et des Chinois. Une sorte de formidable tourbillon semble avoir déplacé les peuples du monde entier. L'Europe a jeté une partie de ses siens jusqu'aux bornes de l'Asie. L'Asie et le reste du globe ont précipité des échantillons nombreux, divers, jusque-là s'ignorant les uns les autres, de toutes les espèces d'hommes jusqu'au cœur de la France. Et il n'est pas douteux que tous ne s'en iront pas, qu'il nous en restera quelque chose. Tel est le formidable brassage d'humanité opéré par cette guerre. A tous les égards, il est un phénomène unique dans l'histoire de la terre.

Mais ce n'est pas tout : il y aura encore les mariages. L'attrait tout-puissant de la femme française s'est fait sentir inévitablement. Entre un nombre relativement important de nos compatriotes et des Anglais ou des Américains des unions parfaitement légales sont intervenues. Tout porte à croire que nous en verrons encore. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? La France, qui a déjà perdu tant de ses jeunes gens, ne doit-elle pas regretter de perdre encore les jeunes filles qui suivront dans leur patrie leurs nouveaux époux ? Ou bien ceux-ci demeureront-ils chez nous, tentés par la douceur de vivre, arrêtés par la volonté de leur compagne et faisant souche de bons Français ? J'aimerais mieux cette solution.

Pierre MILLE.

La chaleur

Plus de trente degrés à l'ombre ! Les Parisiens s'épouvent. Ils ne se plaignent pas. Ils songent qu'il y a, là-bas, à une centaine de kilomètres, des gars qui assurement ont plus chaud qu'eux. Ils pensent aux héros qui, chaque en tête, sac au dos, chargent l'ennemi sous ce ciel torride. Mais, sans doute, les vainqueurs ne se plaignent pas non plus.

Se rappelle-t-on cette exquise lithographie de Raffet où des grognards de Napoléon, dans une tranchée, sous une pluie

battante, montrent un visage épanoui et s'écrient :

— Voilà une bonne pluie pour embêter les Autrichiens !

Nos soldats disent probablement aujourd'hui :

— Voilà un soleil qui doit joliment gêner les Allemands !

PERPLEXITÉS

Il y a, dans cette petite ville, un bureau de tabac qu'on pourrait confondre avec n'importe quel autre bureau de tabac. Sa devanture s'orne d'une superbe carotte rouge, et, comme dans tous les bureaux dignes de ce nom, la vitre porte une pancarte où, en tous temps, on peut lire : « Ni tabac, ni cigarettes : rien à fumer. » Pourtant, ce bureau de tabac a ceci de particulier qu'on n'y vend, ou presque, que du tabac.

Chez Mme Béjague, chez Mme Couffets, chez Mme Larribasse, chez Mme Harribarru, vous trouverez, en plus de l'herbe à Nicot, un petit commerce de vins, de liqueurs, de café, de sucre, de mercerie, d'articles de pêche.

Mme Cadegane, elle, ne vend, — outre le tabac absent — que des journaux. Or, dès midi, elle a liquidé toutes ses feuilles, celles de Paris et celles de la région. Il y a bien les périodiques, mais une clientèle précise et fidèle les achète le jour même où ils paraissent, si bien qu'on n'y trouve plus que quelques suppléments jauniss, vieux de deux ou trois mois, maculés de déjections de mouches, et un volume dépareillé de Fantomas — un Fantomas d'avant-guerre que, par un louable souci de suivre la règle, elle a majoré de vingt-cinq centimes, " rapport à la crise du papier ".

Dans ces conditions, vous vous demanderez sans doute, comme je me le suis demandé moi-même, pourquoi, n'ayant rien à vendre, elle garde sa boutique ouverte ?

Un naturel de l'endroit à qui je faisais part de mes perplexités m'a donné la solution du problème :

— Pourquoi Mme Cadegane ne ferme pas son débit ? Hé hé, parce que, derrière, elle a du tabac pour ses clients.

C'est un rien, n'est-ce pas, mais encore fallait-il le trouver. — MAURICE LEVEL.

Avant Mino

Les journaux annoncent avec le plus grand sérieux qu'un trésor vient d'être découvert à Candie dans un tombeau antérieur à l'époque du roi Mino.

Qu'un trésor ait été exhumé, c'est fort possible. Mais que la sépulture qui le renfermait ait été creusée avant le règne du roi Mino, voilà qui nous laisse plus sceptique.

Car, enfin, si le roi Mino a existé, sa vie est tout à fait singulière. Il est surtout connu par les excentricités de sa femme Pasiphaë. Cette reine donna naissance à un monstre moitié homme, moitié taureau : le Minotaure. Bien entendu, le roi Mino ne voulut pas le reconnaître. Il le fit enfermer dans le Labyrinthe.

Le bon Mino, qui avait été malheureux en ménage, eut une consolation : quand il mourut, Pluton, roi des Enfers, le nomma juge des trépassés. Il partagea cette magistrature avec deux assesseurs, Eaque et Rhadamante.

Phédre, la célèbre Phédre, dont notre Racine fit une si belle tragédie, était fille de Mino. Etait-elle plus légitime que le Minotaure ? C'est ce qu'on ne pourra jamais savoir.

En tout cas, elle considérerait Mino comme son père. Et elle avait même grand

peur de se retrouver un jour sous terre nez à nez avec lui.

C'est cette angoisse que Racine a exprimée en d'admirables alexandrins :

Fuyons dans la nuit infernale !

Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains. Mino juge aux Enfers tous les pâles humains.

Tout cela ne nous rajeunit guère. Et il est évident que les personnages dont nous parlons appartiennent à la légende.

C'est donc une assez étrange idée de choisir le règne d'un héros de mythologie pour dater une découverte archéologique.

Le coffre du Cid

Nous avons rappelé qu'avant M. Malvy Paul Déroulède avait fixé à Saint-Sébastien son lieu d'exil.

Un jour, il visitait la cathédrale de Burgos.

Le sacristain fournissait des explications aux étrangers. Il raconta que le Cid, ayant besoin d'argent pour préparer une expédition contre les Maures, emprunta une grosse somme aux prêteurs de Burgos. Comme gage, il leur confia un coffre fermé qui était fort pesant. Les hommes de finance, sur la parole de don Rodrigue, eurent qu'il contenait un trésor. Il était plein de pierres. Le Cid, vainqueur, rendit avec usure l'argent qui lui avait été ainsi... avancé.

L'affaire de Thérèse Humbert était alors toute récente :

— En somme, dit le guide badin, le coffre du Cid ressemblait à celui de la fameuse Thérèse. L'un était rempli de cailloux, et l'autre de vent.

A ces mots, Paul Déroulède s'écria :

— Malheureux, je vous somme de rétracter ce propos incongru !

« Comment pouvez-vous comparer à une indigne aventure d'un héros qui est la gloire de votre noble Espagne et de l'humanité entière ? »

Apprenez que le coffre de don Rodrigue contenait le plus précieux de tous les trésors : l'espérance du Cid. Nul amoncellement d'or ou de diamants n'aurait représenté une pareille richesse.

Je vous défends de répéter dorénavant aux visiteurs de la cathédrale la phrase sacrilège que je vous entendis prononcer. »

Le sacristain, qui s'attendait à être pulvérisé par ce géant irrité, balbutia tout tremblant :

— Pardon, seigneur Déroulède. Je ne pensais point faire tant de peine à un si vaillant Français. Je tiendrai compte de votre avertissement.

Avez-vous lu...

Quelle étrange Histoire... un roman inattendu, original à l'extrême, qui fera sensation. (« Edit. et Librairie », 40, r. de Seine).

LE PONT DES ARTS

L'Académie française accueillait, hier, l'hommage — hommage qui lui était fait par son secrétaire perpétuel, M. Etienne Lamy, au nom de l'auteur — du premier exemplaire du livre de M. Engeland, intitulé : Le Secret de la frontière, 1815, 1871, 1914 — Charlevoix.

Or, M. Engeland publiait, il y a quelques mois, dans le Correspondant, sur Charlevoix, une étude fort sévère pour le maréchal Joffre.

Le Charlevoix du livre accueilli par l'Académie est-il le Charlevoix du Correspondant ? Ou assure que oui.

Aussi se demandait-on hier, sous la Coupole, comment l'Académie peut concilier l'admiration qu'elle a témoignée au maréchal par ses suffrages avec l'accueil qu'elle vient de faire à la critique que la plume aiguë peut-être qui ait été publiée contre son élu.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Nos auteurs aux armées. — Hier matin, à la prise d'armes qui a eu lieu aux Invalides, le général Valdan, chef d'état-major du gouverneur militaire, a tenu à remettre lui-même la croix de la Légion d'honneur au lieutenant Jacques Richepin, qui avait servi sous ses ordres au 46^e d'infanterie, dans les tranchées de Vauquois. Assistaient à cette émouvante cérémonie : le général Guillaumat, Jean Richepin, de l'Académie française ; Mme Cora Laparcerie-Richepin, François et Jacqueline Richepin.

FOLIES BERGÈRE

LA NOUVELLE GRANDE REVUE

« C'EST PARIS !... »

est

UN TRIOMPHE

AUJOURD'HUI PREMIÈRE MATINÉE

A L'OLYMPIA

TOUS LES JOURS EN

MATINÉE ET SOIRÉE

PROGRAMME SENSATIONNEL

composé des

MEILLEURES

VEETTES

DU MUSIC-HALL

LA JOURNÉE :

Opéra-Comique, relâche ; demain, 7 h. 30, le Conte de Hoffman.

Odeon, relâche ; demain, 7 h. 45, le Grillon du foyer.

Palais-Royal, 8 h. 30, Botru chez les ci. ls.

Renaissance, 8 h. 30, Florette et Palapou.

Th. Antoine, 8 h. 30, Algar ou les Loisirs du harem.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit.

Th. Albert-I^{er}, 8 h. 30, english players, in english plays. Matinée samedi à 2 h. 30, billetté.

Scala, 8 h. 45, Une grosse affaire.

Th. Cadet-Rousselle, (Louvre 37-10), 8 h. 30, Mind your Pips, revue à grand spectacle.

Grand-Guignol, 8 h. 30, Gardiens de phare.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la grande revue C'est Paris !... Mat. samedis, dimanches et fêtes.

Olympia (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, nouveau programme de music-hall.

Casino de Paris, 8 h. 30, Boum ! revue.

Empire, 8 h. 15, la Marraïne de l'escouade.

REDACTION & ADMINISTRATION

d'EXCELSIOR

20, rue d'Enghien — PARIS (X^e arr.)

Téléph. : Gutenberg 02-73 - 02-75 - 15-00

Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

TARIF DES ABONNEMENTS

France... 3 mois, 10 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; 1 an, 35 fr.

Etranger, 3 mois, 20 fr. ; 6 mois, 38 fr. ; 1 an, 70 fr.

PUBLICITÉ : 11, Boulevard des Italiens. — Tél. : Gut. 12-45

MALACEINE

POUDRE DE RIZ

Bourse de Paris du 22 Août 1918

VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET

5 0/0 non libéré 87 75 87 75

5 0/0 libéré 87 75 87 75

3 0/0 non libéré 87 75 87 75

3 0/0 libéré 87 75 87 75

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88

4 1/2 88 88